

Favez et Grognuz : à Yverdon : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

firmier à moi-même que ce vieillard, d'existence paisible, de cœur simple, qui vivait au milieu de ses roses, fût un voleur ou un assassin. Et puis, un criminel de profession, loin de se conduire comme M. Nizet venait de le faire, eût su se maîtriser et conserver son impassibilité : il eût redoublé de sang-froid.

Le pharmacien de D..., dont je fis la connaissance à cette époque et que je ne manquai pas de questionner, ne put rien m'apprendre, sinon que tout le monde dans le pays s'était préoccupé comme moi de cette casquette mystérieuse et surprenante, qu'on avait là-dessus bâti une foule de suppositions plus ou moins vraisemblables, que même l'autorité s'était émue un instant, puis qu'on avait fini, comme il arrive toujours, par ne plus songer à tout cela.

— Mais, dis-je au pharmacien, c'est que jamais il ne la retire sa casquette... Mais jamais, vous m'entendez?... Je ne serais pas étonné qu'il couchât avec!

J'appris plus tard que c'était la vérité.

— Eh bien! monsieur, c'est ce que les enfants lui jettent au nez chaque fois qu'ils le rencontrent, ce qui n'est pas fréquent, du reste. Vous savez? les gamins, ça remarque tout. Aussi, ils ne le manquent pas: « Eh! papa Nizet, est-ce qu'ils couchent avec? »

— Et que répond le papa Nizet?

— Il entre dans des colères terribles, leur montre le poing, les poursuit à coups de pierre; mais les monstres ont des jambes, et quand la pierre arrive, ils sont déjà loin, narguant de nouveau le bonhomme de leur refrain habituel: « Est-ce qu'ils couchent avec? »

— Oh! décidément il faut que je sache!...

— Vous aurez de la peine.

— Je suis entêté et patient: je saurai!

Et je sus.

Après combien de flatteries, de cajoleries, de complaisances, de bassesses auprès de la vieille servante, c'est ce qu'il serait sans intérêt de rapporter ici; mais enfin, un beau matin que son maître était en train de repiquer les reines-marguerites, je lui dénouai la langue.

Voici ce que me raconta la vieille Rosalie :
(La fin au prochain numéro.)

Favey et Grognoz

à Yverdon.

VII

Puis, se ravisant, Grognoz leur dit : « Mais c'est qu'ils ne couchent pas les gens au Commerce, y nous faut plutôt aller dans un hôtet. »

— Eh bien, c'est au revoir, à demain, dit l'ami François, en les quittant pour aller loger chez un parent.

Dix minutes plus tard, les deux inséparables s'installaient au bout d'une longue table de la salle à manger d'un des bons hôtets de la ville.

Une accorte sommelière se présenta, attendant leurs ordres.

— Je te laisse commander, dit Favey.

— Si tu veux. Votre serviteur, mademoiselle; on nous a recommandé cet hôtet et nous voudrions manger quelque chose, rien d'extra, on a diné tard...

Une bonne omelette aux œufs, si vous voulez, avec un peu de salade.

— Très bien. Quel vin, messieurs?

— Eh bien, on nous a dit que vous aviez du Bonvillars qui ferait revenir des morts, est-ce vrai?

— Excellent, monsieur, nous en vendons énormément.

— Bon. Alors, apportez-nous-en une bouteille pour essayer... Quelle chaleur, Mademoiselle, on est tout en un bouillon... Avez-vous comme ça chaud?...

Et Grognoz, lui saisissant vivement la main: « Aloo, ça fricasse!... C'est pas étonnant, à votre âge. »

— Et pi, ces yeux, comme ils sont pétillants, ajouta Favey.

— Dans dix minutes, vous serez servi, fait la jeune fille en s'échappant, le sourire aux lèvres.

Et rencontrant dans l'escalier une camarade: « Ma chère, lui dit-elle en posant le bout des doigts sur sa bouche, veux-tu faire un caprice? Va à la chambre à manger, il y a là deux messieurs qui sont à croquer!... Je ne te dis que ça. »

La camarade s'avança vers l'entrée de la salle, y donna un coup d'œil à la dérobée, et revint à l'office en riant aux larmes, de ce rire perlé et moqueur, si cruel à ces hommes qui ne savent pas vieillir.

— Oh! c'est pas permis, Marie! Ils sont bien trop mûrs; tu sais, je te les laisse.

— As-tu vu celle qui vient de guigner là? demanda Favey; elles sont toutes plus mignonnes les unes que les autres.

— Non, je ne l'ai pas vue, répond Grognoz, j'ai seulement entendu une recafée dans l'escalier.

— Eh bien, oui, on dirait qu'elles se fichent de nous.

— Oh que non; elles sont bien gentilles... Tu me diras ce que tu voudras, c'est pourtant bien plus joli à voir que les vieilles... Quand même ma Marienne s'est assez bien maintenue, ton Elise aussi.

— Aloo, je pense bien. Dis donc, c'est pas comme celle à l'ancien syndic. Ti possible, qu'elle est poette! Il n'ose pas sortir avec elle le dimanche. C'est tout de même embêtant pour lui.

— Que veux-tu, il n'a vu que ses étius, il les a, dit Grognoz.

— C'est vrai. Moi, je n'ai pas pensé à la fortune, quand même il y en avait un peu; je me suis senti une inclinaison pour Elise, et voilà.

— Moi, c'est la même chose... Je sais pas seulement comme c'est allé pour commencer, ajouta Grognoz, on s'est comme ça un peu fréquenté; on est allé aux noisettes ensemble, le jour du Jeûne, et pi on s'est revu souvent, on s'est raconté ses affaires, tu sais comme ça va. Et pi, ma foi, le soir de l'abbayé,

après la danse, je l'ai raccompagnée. Quand on a été sur le pas de la porte, je lui ai dit: « Tant pis, Marienne, il faut que je t'embrasse! » Je l'ai bien remolée sur les deux joues, alors elle m'a avoué, comme ça tout doucement, en penchant la tête, qu'elle m'aimait. Tout était dit, tu comprends.

Eh! quel beau moment!... Jamais j'aurais cru qu'elle deviendrait si gringue que ça.

Enfin, pour en revenir à l'affaire, le père m'arrête un jour vers la fontaine, et me dit comme ça: « Dis donc, Jean, je vois bien que tu en contes à notre Marienne; je ne suis pas encore aveugle. Je veux savoir ce que tu penses faire, parce que je n'aime rien tant ces longues fréquentations qui vous mettent par la langue du monde. »

— Eh bien, écoutez, que je lui réponds crânement, j'ai bonne intention, j'aime votre fille, je la respette, et si vous voulez me la donner, je crois qu'elle ne sera pas tant malheureuse.

Alors mon gaillard s'est tout de suite radouci. Depuis là, ça est allé comme sur des roulettes, et pi on a fini par s'atteler pour la vie. Tu en sais à présent autant que moi.

— Eh bien, tu as agi bravement; tu as fait comme moi... Ah! voici la bouteille!... Versez-nous voir, mademoiselle, il sera encore méieur de votre main... A la tienne, Jean; à votre bonne santé, mademoiselle, de tout mon tueur. Et si vous apportiez un verre pour trinquer?...

— Merci, je ne prends jamais de vin.

— Jamais!... Qu'est-ce que vous me dites là? Je suis sûr que c'est un médecin qui vous a ça conseillé; si vous les écoutez, vous serez bientôt tout affautie... Ce serait pourtant bien dommage, n'est-ce pas?

Et la jeune fille disparut d'un pas léger, imprimant à sa robe un petit froufrou fort agréable à l'oreille de nos deux compagnons.

Quand ils se furent bien restaurés, et le Bonvillars aidant, leurs yeux avaient peine à se tenir ouverts. « J'irais volontiers au porte-feuille », dit Favey dans un bâillement bruyant et prolongé.

Puis il sonna la sommelière:

— Que désirent ces messieurs?

— Vous avez de quoi nous réduire cette nuit, mademoiselle? On commence à avoir un peu sommet.

— Monsieur, il nous reste une seule chambre disponible, une chambre à deux lits.

— Eh bien, donnez-nous-la; seulement, il me faut un lit un peu long; j'aime pas dormi à crochet.

Et pi toi, Jean, tâche de ne pas tant ronfler. Te rappelles-tu à Paris?... Tu avais escandalisé ceux de la chambre à côté.

— Ah ! ma foi tant pis, s'il y avait des parois en carton. Tu sais bien qu'on entendait tout ce qu'ils faisaient aussi.

Le lendemain matin, sortant de leur chambre et se frottant les yeux, Favey et Grognoz rencontrèrent une dame qui leur dit gentiment : « Si ces messieurs veulent bien passer à la salle à manger, le déjeuner est prêt. »

— Mille remerciements, madame, lui répondit Grognoz, en se grattant derrière l'oreille; nous ne sommes pas tant forts sur le laitage; et puis, le matin, on a comme ça la bouche un peu en papette, alors y faut quelque chose de plus piquant. Nous avons laissé nos sacs dans la chambre; vous nous la garderez pour ce soir, s'il vous plaît.

— Parfaitement. Ces messieurs viendront-ils dîner ?

— Eh bien, madame, on ne peut rien dire; vous savez, on ne sait pas ce qui peut arriver, il y a si tellement d'occasions par là, qu'on pourrait bien se trouver un peu en retard.

A peine étaient-ils arrivés dans la rue que Favey s'écria : « Tiens, voilà notre régent !.. Bonjour, monsieur le régent, quel bon nouveau ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu avec nous hier ? Nous nous étions entendus, le beau-frère et moi, pour venir le lundi, c'est un jour qui va assez bien. »

— Oui, mais il eût fallu que je le susse. Du reste, quand vous partîtes, une affaire urgente me retenait à la maison. A part cela, charmé de vous rencontrer à mon arrivée, car je suis chargé, par Mme Grognoz, d'une missive assez pressante, paraît-il... Voici.

Grognoz prit la lettre, ajusta une paire de grosses lunettes sur son nez rouge et brillant, fourra brusquement l'index sous la patte de l'enveloppe qui se rompit par de profondes déchirures, et lut ces quelques lignes écrites d'une main fiévreuse :

« Ma foi, je ne peut pas te dire mon chair ami en commensant, ça met impossible avêque la vie que tu mène et puisque tu as eut le bon essiant denporter la clé de la dépance et celle de la cave atachées ensemble que je suis dénudée complaitement de provisions de ménage. J'orais bien eu le temps de mourir de faim sans la belle seur Elise, tu n'est pas content de me faire soufri à la maison y te faut encore me privé du nécessèrre quand tu vas faire tes fredeines dehors. Ha c'est comme je l'ai dit hier a Elise, je ne sait pas dans ce monde où j'ai eu les yeux et pourquoï je n'ait pas vu clair quand y faillait.

En fin fait bien le fou a Yverdon je te conseille, ça te fera honneur, fait toi seulement remarquer, le bout viendra bien un jour. Dis au beaufrère qui ne vaux pas mieu que toi que sa femme l'attend

pour demain. Quand à toi reste zy jusqu'à l'année prochaine si ça te fait plaisi, ça m'est égal. »

— Charrette! s'exclama Grognoz en se fouillant, y ne manquait plus que celle-là !... Oui, pardine, les voilà ces tonnerres de clés !

— Oui, fit l'instituteur, madame Grognoz m'a raconté la chose et j'ai tout fait pour l'apaiser... Hélas ! que voulez-vous, c'est un petit contre-temps, la vie en est semée. Faites vite un paquet que vous jetterez à la poste, et le mal sera réparé.

— Où est-elle cette poste ? j'y vais... Faut pourtant que le diable s'en mêle ! Elle doit être furieuse. Promenez-vous voir un moment devant l'esposition et je vous rejoins.

Grognoz expédia ses deux clés en un petit paquet, après avoir ajouté ces quelques mots sur une demi-feuille de papier à lettre :

« Ma chaire Marianne,

» Ne soit pas fâchée comme ça, je ne l'ai pas fait par exprès, je les ai fourrées dans mon gousset sans faire attention. Nous n'avons pas encore été à l'esposition, quand nous avons voulu y entrer hiair, tous les billets était déjà vendus. Mais dès que nous aurons pu visiter ça à font, je suis de retour. Je t'embrasse quant même tu ne veut pas.

» Jean Grognoz. »

(A suivre.)

Onna rupâie dè sâocee.

Se lâi a teimps po tot: teimps po vouâgni et teimps po écaorè; teimps po fochérâ et teimps po rebiolâ, teimps dâi cerisès, dâi premiaux et dâi z'alignès, lâi a assebin lo teimps dâi rupâies dè sâocee que sè fâ quand lè caïons ont botsi dè remaôfâ et que sont ganguelhi à la tsemênâ.

Lâi a on part dè dzo, cauquiès diés compagnons furent coumandâ po allâ sè goberdzi tsi on ami que lào fâ : « No ne sarein pas pe mau découtè lo bossaton; dinsè: Garde à vous ! tout le monde à l'attaque, en avant... arche !... » Et tota la beinda, lo coumandant ein tэта, onna clliâirance à la man, s'einfate avau lè z'égras dè la câva. Faut derè que lo gaillâ avâi accoutemâ dè coumandâ et se lè z'autro aviont comprâi lo coumandémeint, c'est que lâi avâi quie dâi z'officiers, dâi sordâ et mémameint dâi landstourmiers à barba.

On iadzo prêts po l'attaqua, ti branquâ contrè on égreface dè bon Pully, ion dè clliâo troupiers trait son couté et sè met à sabrà sein pedi tota 'na pliatélâ dè boclièis dè sâocee, tandi que ne n'autro eintamâvè on pan et lo copâvè pè cartâi

tant qu'âo derrâi crotson, et clliâo mu-nechons furont, coumeint dâo teimps dâi piquiettès, passâiès âi combattants.

Tandi cè teimps, lo maitrè dè l'hotò, on verro à la man, coumeincè lè z'hospitalità ein traiseint lo guelion à l'égreface et ein faseint picliâ coumeint de 'na goletta, et sein ein toumâ onna gotta, cein que fâ tsantâ lè z'ons, tsecagni lè z'autro et rebedoulâ tot lo mondo.

Tsacôn s'ein baillâ avoué intrépeditâ et grand coradzo. Lo pan et la sâocee s'agaffâvont coumeint deïn on perte et lo vin s'ingozellâvè coumeint s'on l'avâi vaissâ deïn on eimbochâo; et quand la boustifaille fut reduite deïn lè pétro, on tsandzâ dè cantounémeints et on lè fe mettrè ein bataille dévânt on bosset dè Grandvaux, onna finna gotta, iò l'ont bintout z'u chétsi onna dâova.

Mâ à foice fifâ, on s'eimbrellicoquè. Tandï que djazâvont coumeint dâi fenès, que rizont coumeint dâi bossus, que sè contâvont dâi gandoisès et que coumeincivont à avâi mau âo veintro, à foice dè recaffâ, on brâvo landstourmier, qu'a on nom cèlébro, et que sarâi pe solido dévânt l'ennemi què dévânt lo bossaton, sè peinsâ dè sè ramassâ dè perquie, kâ cheintâi que n'arâi pas lo dessus et que cé tsancro dè Grandvaux allâvè lo rebattâ se volliâvè onco fote-massi avoué. Assebin sè lâivè, preind son bâton et... bouna né la compagni, vâo traci lavi. Mâ coumeint vâi on pou troblio, s'ein vo contrè lo fond dè la câva, iò reincontrè lo mouret et iò sè met à bordenâ. Quand lè z'autro l'ouïont rebenâ per lè âo fond, lâi criont :

— Que dâo diablo fâ-tou quie ?

— Ye vu sailli; mâ quouï dâo diablo a roba la porta que y'avâi quie à cé câro ?

Adon, coumeint bin vo peinsâ, lè z'autro ont tant rizu que ne poivont pas s'ein ravâi, et po ne pas laissi cé brâvo landstourmier deïn l'eimbarras, l'ont botsi la tenâblia et l'on reinmenâ lo gaillâ à l'hotò.

Bâi, bâi adé; mâ quand l'est bon, l'est prâo !
E. C.

THÉÂTRE. — C'est ce soir — ne l'oublions pas — qu'a lieu la première représentation du **Voyage de Suzette**, pièce à grand spectacle, musique de Lavasseur, qui surpasse, nous assure-t-on, tout ce qui nous a été donné en ce genre jusqu'ici. Ce sera, pour Lausanne et un grand nombre de personnes du canton, la grande attraction du moment; puisse-t-elle récompenser comme elle le mérite la direction de notre théâtre, qui n'a rien négligé pour donner au *Voyage de Suzette* tout l'éclat que comportent une exécution et une mise en scène aussi importantes. — Voir notre feuille d'annonces.

L. MONNET.